

* Commentaires du 4 mars 2012 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.



1. Les textes de ce dimanche

- 01. Gn 22, 1-2.9a.10-13.15-18
- 02. Ps 115/116, 10.15, 16ac-17, 18-19
- 03. Rm 8, 31-34
- 04. Mc 9, 2-10

PREMIÈRE LECTURE : Gn 22, 1-2.9a.10-13.15-18

Livre de la Genèse

22

- 01 Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! »
- 02 Dieu dit : « Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en sacrifice sur la montagne que je t'indiquerai. »
- 9a Quand ils arrivèrent à l'endroit que Dieu lui avait indiqué,
- 10 Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils.
- 11 Mais l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! »
- 12 L'ange lui dit : « Ne porte pas la main sur l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique. »
- 13 Abraham leva les yeux et vit un bélier, qui s'était pris les cornes dans un buisson. Il alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils.
- 15 Du ciel l'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham :
- 16 « Je le jure par moi-même, déclare le Seigneur : parce que tu as fait cela, parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique,
- 17 je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer, et ta descendance tiendra les places fortes de ses ennemis.
- 18 Puisque tu m'as obéi, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance. »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Gn 22, 1-2.9a.10-13.15-18

- Le malheur de ce texte, c'est qu'il y a deux manières de le lire ! La manière épouvantable qui imagine Dieu donnant un ordre à Abraham pour le seul plaisir de voir si Abraham obéira... et seulement ensuite, arrive le contordre : « Ne porte pas la main sur l'enfant »... On a envie de dire : Il était temps ! Et, toujours dans cette même optique, (épouvantable !) on pense que, parce qu'Abraham s'est bien conduit, parce qu'il a fait ce qui lui était commandé (deux fois de suite, il répond seulement « me voici »...), Dieu lui promet monts et merveilles. Mais, cela, permettez-moi de vous le dire, c'est une lecture païenne ! Avec un Dieu qui nous attend au tournant et qui récompense et punit souverainement... un Dieu tel que nous l'imaginons parfois, et pas tel qu'Il est vraiment.

- La lecture de la foi est toute différente ; vous savez, comme on dit qu'on regarde celui ou celle qu'on aime avec les « yeux de l'amour », il existe des « yeux de la foi ». D'ailleurs, si nous avons eu le temps de lire ce texte en entier, tel que la Bible le raconte (ici, nous avons eu la lecture liturgique qui est malheureusement très abrégée), vous auriez constaté que le thème du regard est très présent dans ces lignes : les mots « voir, regarder, lever les yeux » reviennent tout le temps ; le nom même de *Moryya* est un jeu de mots sur le verbe voir : il veut dire à la fois « le Seigneur voit » et « Le Seigneur est vu ». Manière de dire que la foi est un peu comme une paire de lunettes qu'on chausse pour regarder Dieu et le monde.

- Donc, si vous voulez bien, je vous propose *une lecture croyante* de ce texte, une lecture avec les yeux de la foi :

- Premièrement, quand ce texte est écrit, il y a mille ans au moins que tout le monde sait qu'Isaac n'a pas été tué par Abraham, et qu'il a au contraire vécu jusqu'à un âge très avancé. L'auteur de ce récit ne nous propose donc pas une sorte de film à suspense ; sur ce point, on peut penser que certains tableaux représentant l'offrande d'Isaac forcent un peu trop le trait sur ce suspense. Deuxièmement, quand ce texte est écrit (seulement vers

700 av. J.C. alors qu'Abraham a vécu vers 1850 av. J.C.), on sait parfaitement bien que Dieu refuse absolument les sacrifices humains ! Et cela depuis toujours. On sait aussi qu'il est bien difficile d'obéir à cette interdiction quand les peuples environnants pratiquent, eux, des sacrifices humains. Cela exige une conversion du regard de l'homme sur Dieu. Et donc les descendants d'Abraham lisent ce texte comme le récit de la conversion du regard d'Abraham sur Dieu ; un peu comme si Dieu lui disait : « Quel regard as-tu sur moi, Abraham, quand je te demande un sacrifice ? Imagines-tu un Dieu qui veut la mort de ton enfant ? Eh bien, tu te trompes ! Pourtant, j'ai tout fait pour te rappeler que je n'ai pas oublié ma Promesse de te donner une descendance, par ce fils, précisément. »

- Cette fameuse Promesse, nous la connaissons par les chapitres précédents du livre de la Genèse : « Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. Je rendrai grand ton nom... En toi seront bénies toutes les familles de la terre... Je multiplierai ta descendance comme la poussière de la terre... Contemple le ciel, compte les étoiles si tu peux les compter : telle sera ta descendance... C'est par Isaac qu'une descendance portera ton nom... » (toutes ces promesses se trouvent dans les chapitres 12 à 21 de la Genèse).

- Au moment d'éprouver Abraham, Dieu prend soin de lui rappeler cette promesse pour lui montrer qu'il ne l'a pas oubliée. Je reprends les premiers versets : « Abraham... » Dieu l'appelle, non par son nom de naissance, Abram, mais par le nom qu'Il lui a donné depuis qu'ils ont fait Alliance, « Abraham » qui veut dire « Père des multitudes ». « Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac... » : dans la lecture païenne, on dira : non seulement Dieu lui demande une chose horrible, mais en plus il s'amuse à « retourner le fer dans la plaie », comme on dit... L'autre lecture c'est : si Dieu insiste « ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac... » : c'est une manière de dire « je n'ai pas oublié ma Promesse, je n'ai pas oublié que c'est sur lui, Isaac, que tous nos espoirs reposent... Isaac, son nom veut dire « l'enfant du rire » : rappelle-toi, Abraham, tu as ri quand je te l'ai promis ; et Sara aussi a ri... tu n'y croyais plus à cette naissance, à ton âge, et elle est venue, parce que je te l'ai promis. « Ton Unique », c'est par lui et par lui seul que la Promesse se réalisera, par qui ta descendance naîtra... » Une descendance aussi nombreuse que les grains de poussière de la terre (Gn 13), aussi nombreuse que les étoiles (Gn 15).

Vous avez remarqué, sûrement, au passage, que j'ai employé une curieuse formule ; j'ai imaginé que Dieu dit à Abraham « c'est sur Isaac que tous nos espoirs reposent ... » : elle est là la différence entre la lecture païenne et la lecture de la foi : le païen soupçonne Dieu de se désintéresser de lui ; le croyant découvre que l'espoir de l'homme peut être aussi l'espoir de Dieu, il croit que les intérêts de l'humanité et ceux de Dieu sont les mêmes, puisque Dieu s'est engagé dans l'aventure de l'Alliance ; croire, j'y reviens toujours, c'est croire, malgré tout ce qui peut arriver, que le dessein de Dieu n'est que bienveillant !

- Justement, Abraham avait la foi jusque-là ; jusqu'à croire que, d'une manière qui lui échappait, mais d'une manière certaine, Dieu accomplirait sa Promesse de lui donner une descendance, par Isaac et non par un autre ; et c'est pour cela qu'Abraham est donné en exemple à ses descendants ; et c'est pour cela aussi que Dieu a pu éprouver sa foi jusque-là ;

- Et, du coup, un tournant unique, décisif a été franchi dans l'histoire de la Révélation : Abraham a découvert que quand Dieu dit « sacrifie », il ne dit pas « tue » ; comme si le sang lui faisait plaisir ! Dieu a bien dit à Abraham « offre-moi ton fils en sacrifice » ; et Abraham a découvert que cela veut seulement dire « fais-le vivre, mais sans jamais oublier que c'est moi qui te l'ai donné ». Désormais, on saura pour toujours en Israël que Dieu ne veut jamais la mort de l'homme, sous aucun motif.

- Alors, parce qu'Abraham n'a pas quitté la confiance, il peut réentendre à nouveau la promesse dont il n'a jamais douté : « Je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer, et ta descendance tiendra les places fortes de ses ennemis. Puisque tu m'as obéi, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance. » Encore aujourd'hui, cette promesse de Dieu n'est pas accomplie : la descendance innombrable existe, certes, mais qu'elle soit source de bénédictions pour l'humanité tout entière à commencer par elle-même, c'est encore à venir ! Quand on voit quelle est la rudesse des luttes entre les descendants eux-mêmes ! Méritent d'être appelés « fils d'Abraham » aujourd'hui ceux qui croient que sa Promesse se réalisera, quoi qu'il arrive, simplement parce que Dieu l'a promis et qu'il est fidèle. Ou plutôt... Méritent, à vrai dire, d'être appelés « fils d'Abraham » aujourd'hui ceux qui croient à cette Promesse et œuvrent de toutes leurs forces pour qu'elle advienne !

PSAUME : Ps 115/116, 10.15, 16ac-17, 18-19

Psaume 115/116

R/ Je marcherai en présence du Seigneur sur la terre des vivants

- 10 Je crois, et je parlerai,
moi qui ai beaucoup souffert,
15 Il en coûte au Seigneur
de voir mourir les siens !
- 16a Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur,
16c moi, dont tu brisas les chaînes ?
17 Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce,
j'invoquerai le nom du Seigneur.
- 18 Je tiendrai mes promesses au Seigneur,
oui, devant tout son peuple,
19 à l'entrée de la maison du Seigneur,
au milieu de Jérusalem !

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 115/116, 10.15, 16ac-17, 18-19

- C'est le peuple croyant qui parle ; il a expérimenté, au sein même de la souffrance, que Dieu était son allié « Je crois, et je parlerai, moi qui ai beaucoup souffert ». La souffrance dont il parle, c'est celle de l'esclavage en Égypte : dix fois Pharaon a promis la liberté, mais toujours en définitive, il s'est comporté en ennemi ; seul Dieu a soutenu l'effort de libération de son peuple, et a couvert sa fuite.

- Je vous cite les premiers versets que nous n'avons pas lus aujourd'hui et qui expliquent ce contexte : « Je crois, et je parlerai, moi qui ai beaucoup souffert, moi qui ai dit dans ma fuite : l'homme n'est que mensonge. Comment rendrai-je au Seigneur tout le bien qu'il m'a fait ?... Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur, moi dont tu brisas les chaînes ? ». Les chaînes dont le peuple d'Israël parle ici, ce sont celles de l'Égypte ; mais au cours des

siècles, on a connu bien d'autres chaînes, bien d'autres esclavages. Et chacun de nous sait bien que, même apparemment libre, on peut bien se forger des chaînes.

- C'en est une, entre autres, et bien pire encore, que d'avoir une fausse image de Dieu : d'imaginer un Dieu qui serait rival de l'homme, par exemple (comme la mythologie mésopotamienne) ou d'imaginer un Dieu avide de sacrifices humains (comme la religion cananéenne). Quand le peuple hébreu s'est installé en Canaan, il a été en contact avec une religion qui exigeait des sacrifices humains ; et il a fallu résister, pas toujours avec succès, à cette contamination. Quand tout va mal, quand on a peur de la guerre, ou d'une catastrophe, on ferait bien n'importe quoi ; et si quelqu'un nous convainc que, pour l'obtenir, il faut satisfaire telle exigence de telle divinité, nous sommes prêts à tout... c'est comme cela que, au 8ème siècle, av. J.C., le roi Achaz a sacrifié son fils, croyant qu'il fallait aller jusque-là pour sauver son royaume.

- C'est précisément à cette époque qu'a été écrit le récit de l'épreuve d'Abraham, dans le livre de la Genèse. La découverte extraordinaire qu'Abraham a faite, c'est : Dieu veut que tout homme vive ; aucune mort ne l'honore, il ne veut pas de ce genre de sacrifices... Et quand on entend dans le psaume « Il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens... », on comprend que ce psaume nous soit proposé aujourd'hui, en écho au récit de l'épreuve d'Abraham.

- Cette découverte, « Il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens... » n'est jamais acquise une fois pour toutes. Le serpent du Jardin de la Genèse insinuait que Dieu préférerait voir l'homme mourir... et justement le récit biblique affirmait que cette pensée est une tentation à laquelle il ne faut pas succomber. Mais si le récit biblique y insistait, c'est bien parce que la tentation renaît sans cesse de voir en Dieu un rival de notre liberté et de notre vie. Lui qui semble pouvoir jouer avec notre vie à sa guise.

- Évidemment, notre relation à Dieu dépend de l'image que nous nous faisons de lui :

- Dans le schéma païen, on pourrait dire qu'il y a deux étapes : 1) l'homme souhaite quelque chose ; 2) pour l'obtenir, il essaie d'amadouer la divinité par tous les moyens possibles, y compris un sacrifice humain, s'il le faut.

- Le psaume d'aujourd'hui traduit l'attitude croyante, qui est un retournement complet de ce schéma : il y a deux étapes, oui, mais inversées.

- 1) Premièrement, en Israël, on sait que c'est Dieu qui a l'initiative depuis toujours ; avec Adam, avec Noé, avec Abraham, chaque fois c'est Dieu qui a appelé l'homme à l'existence et à l'Alliance pour le bonheur de l'homme et non pour son profit, à lui, Dieu.

- Puis, quand le peuple a souffert en Égypte, le Seigneur est venu à son secours ; « Le Seigneur dit à Moïse : j'ai vu la misère de mon peuple en Égypte et je l'ai entendu crier Égyptiens... Et maintenant, puisque le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi, puisque j'ai vu le poids que les Égyptiens font peser sur eux, va, maintenant ; je t'envoie vers Pharaon, fais sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël ». (Ex 3, 7... 10). Et Dieu a libéré son peuple ;

- 2) Deuxièmement, et c'est la conséquence, tout geste de l'homme vis-à-vis de Dieu n'est qu'une réponse ; par exemple, quand le peuple rend grâce, il ne fait que reconnaître l'œuvre de Dieu ; « Comment rendrai-je au Seigneur tout le bien qu'il m'a fait ? »

- Et désormais l'action de grâce se manifestera non seulement par des sacrifices au Temple, mais aussi et surtout par un comportement quotidien fait d'obéissance à la volonté du Seigneur. « Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce, j'invoquerai le nom du Seigneur. Je tiendrai mes promesses au Seigneur, oui, devant tout son peuple, à l'entrée de la maison du Seigneur, au milieu de Jérusalem. »

- Bien sûr, ce psaume prend tout son sens quand on sait qu'il fait partie des psaumes du Hallel, (les psaumes 113 à 118 qui étaient chantés à l'occasion de la fête juive de la Pâque, à la fin du repas) ; Jésus l'a donc chanté le soir du Jeudi-Saint ; Matthieu le dit : « Après avoir chanté les psaumes, (il s'agit des psaumes du jour, donc du Hallel, et en particulier de ce psaume-ci), ils sortirent pour aller au mont des Oliviers. » (Mt 26, 30).

- Et ce qui est très frappant, c'est la parenté entre ce psaume que Jésus a chanté le Jeudi soir et celui qu'il dira sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (le psaume 22 - 23). L'un et l'autre évoquent la douleur : nous venons d'entendre le cri du psaume 22 « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », je vous rappelle le premier verset d'aujourd'hui : « Je crois, et je parlerai, moi qui ai beaucoup souffert ». L'un et l'autre se terminent par l'action de grâce, et presque dans les mêmes termes ; Psaume 22 : « Tu seras ma louange dans la grande assemblée ; devant ceux qui te craignent, je tiendrai mes promesses... Vous qui le craignez, louez le Seigneur, glorifiez-le, vous tous, descendants de Jacob... Car il n'a pas rejeté, il n'a pas réprouvé le malheureux dans sa misère ; il ne s'est pas voilé la face devant lui, mais il entend sa plainte ».

- En écho, notre psaume d'aujourd'hui, reprend la même résolution : « Je tiendrai mes promesses au Seigneur, oui, devant tout son peuple, à l'entrée de la maison du Seigneur, au milieu de Jérusalem !

DEUXIÈME LECTURE : Rm 8, 31-34

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains

8

31 Il n'y a rien à dire de plus. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

32 Il n'a pas refusé son propre Fils, il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il avec lui ne pas nous donner tout ?

33 Qui accusera ceux que Dieu a choisis ? puisque c'est Dieu qui justifie.

34 Qui pourra condamner ? puisque Jésus Christ est mort ; plus encore : il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Rm 8, 31-34

- Ces quelques lignes sont extraites d'une longue contemplation émerveillée de Paul : Dieu a tellement aimé les hommes qu'il n'hésite pas à leur livrer son Fils ; celui-ci a tellement aimé les hommes qu'il s'est abandonné entre leurs mains ; désormais son Esprit est en nous et plus rien ne peut nous séparer de l'Amour infini du Père, du Fils et de l'Esprit. Et,

dans la lettre de Paul, le paragraphe que nous lisons ici commence par les mots « Que dire de plus ? »

- Arrivé là, peut-être devine-t-il la question que beaucoup d'entre nous se posent : « Vous ne parlez que d'amour, mais où est la justice de Dieu là-dedans ? » Alors Paul développe ce thème de la justice de Dieu ; vous avez entendu les mots « accuser, justifier, condamner » : ils suggèrent le cadre d'un procès. Paul imagine l'humanité comparissant devant un tribunal. Et là, une fois encore, il est en droite ligne de l'Ancien Testament ; car le thème du jugement de Dieu court tout au long de l'histoire biblique ; et comme tous les autres mots du vocabulaire de la foi, celui de jugement a changé de sens au fur et à mesure que les croyants découvraient le vrai visage de Dieu. Nous, hommes, nous imaginons toujours la justice en forme de balance ; mais le Dieu tout-Autre a une tout autre conception de la justice. Son jugement n'est jamais condamnation, emprisonnement, mais toujours salut, libération.

- L'un des plus beaux textes dans ce sens est peut-être le premier chant du Serviteur dans le livre d'Isaïe : « Voici mon serviteur... j'ai mis mon Esprit sur lui. Pour les nations, il fera paraître le jugement, il ne criera pas, il n'élèvera pas le ton, il ne fera pas entendre sa clameur ; il ne brisera pas le roseau ployé, il n'éteindra pas la mèche qui s'étiole ; à coup sûr, il fera paraître le jugement. » (Is 42, 1-3). C'est un jugement tout en douceur qui nous est décrit là. Et Isaïe dit un peu plus loin ce que sera le verdict : le Serviteur va « ouvrir les yeux aveuglés, tirer du cachot le prisonnier, de la maison d'arrêt, les habitants des ténèbres. » (Is 42, 7). Autrement dit, le jugement de Dieu est une levée d'écrou. Assortie cependant d'un envoi en mission pour aller annoncer à l'humanité tout entière jusqu'où va l'amour de Dieu.

- Alors, dit Paul, « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Qui pourrait bien se permettre d'être contre nous ? Qui pourrait se permettre de juger à la place de Dieu ? « Qui accusera ceux que Dieu a choisis ? puisque c'est Dieu qui justifie. » Or la preuve que « Dieu est pour nous », il nous l'a donnée en livrant son fils entre nos mains : « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais Il l'a livré pour nous tous » ; il n'a pas « éloigné cette coupe » comme le Christ le demandait à Gethsémani ; il ne l'a pas fait échapper miraculeusement à la haine des hommes ;

- Il l'a livré : en bonne logique, avant la venue du Christ, la situation de l'humanité était sans issue : c'est le thème que Saint Paul développe dans ses huit premiers chapitres ; les hommes se sont enfermés dans une sorte d'esclavage ; les païens sont esclaves d'idoles, des dieux qui n'en sont pas et cela leur inspire toute sorte de conduites aberrantes, de fanatismes, de haines, de désordres ; quant aux juifs, pourtant bénéficiaires de la révélation, ils n'ont pas su reconnaître le Christ ; ils l'ont sacrifié à une fausse interprétation de la loi.

- Face à ce désastre, à cet échec de l'humanité, c'est Dieu qui a pris l'initiative de nous donner un Sauveur ; ce que l'homme était incapable de faire par lui-même pour son salut, Dieu l'a réalisé. Le comble : c'est au nom même de la loi donnée par Dieu que le fils de

Dieu a été exécuté comme s'il était un pécheur public ; et Dieu laisse faire cette folie humaine. La croix manifeste l'amour du Père autant qu'elle manifeste l'amour du Fils : Dieu laisse faire pour que nous découvriions jusqu'où va son amour pour nous. C'est en contemplant la mort du Christ que nous pouvons enfin ouvrir les yeux sur l'immensité de l'amour de Dieu.

- « Il l'a livré pour nous tous » : c'est l'une des grandes insistances de Paul : « pour tous » ; l'amour, par hypothèse, est gratuit ; la lettre aux Ephésiens (reprenant une phrase de Ben Sirac) dit : « Le Maître est dans les cieux et il ne fait aucune différence entre les hommes » (Ep 6, 9). La lettre à Timothée y insiste : « Dieu notre Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Car il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme, Christ Jésus, qui s'est donné en rançon pour tous. » (1 Tm 2, 4-6). Et vous savez bien que le mot « rançon » veut dire « libération » ; il s'agit de nous libérer définitivement de notre effroyable méprise : nous n'arrivons jamais à croire que Dieu n'est qu'amour. Et justement, le salut, c'est d'ouvrir enfin les yeux : dans la lettre à Timothée que je citais il y a un instant, il faut lire « Dieu notre Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés c'est-à-dire parviennent à la connaissance de la vérité », cette vérité que Dieu est Amour.

- Un peu plus haut, dans cette lettre aux Romains, Paul affirme : « Maintenant, la justice de Dieu a été manifestée... il n'y a pas de différence : tous ont péché, sont privés de la gloire de Dieu, mais sont gratuitement justifiés par sa grâce, en vertu de la délivrance accomplie en Jésus-Christ ». (Rm 3, 21... 24). Et la lettre aux Ephésiens, reprend une phrase superbe d'Isaïe : « Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin et la paix à ceux qui étaient proches » (Ep 2, 17). Et Paul termine ce chapitre en disant : « Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur » (Rm 8, 39).

La grande phrase du Carême, c'est :

« Convertissez-vous, croyez à la Bonne Nouvelle ! »

Voilà que la Nouvelle est encore bien meilleure que nous n'osons le croire.

ÉVANGILE : Mc 9, 2-10

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

9

02i Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les emmène, eux seuls, à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux.

03 Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille.

04 Élie leur apparut avec Moïse, et ils s'entretenaient avec Jésus.

05 Pierre alors prend la parole et dit à Jésus : « Rabbi, il est heureux que nous soyons ici ! Dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. »

06 De fait, il ne savait que dire, tant était grande leur frayeur.

- 07 Survint une nuée qui les couvrit de son ombre, et de la nuée une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoutez-le. »
- 08 Soudain, regardant tout autour, ils ne virent plus que Jésus seul avec eux.
- 09 En descendant de la montagne, Jésus leur défendit de raconter à personne ce qu'ils avaient vu, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.
- 10 Et ils restèrent fermement attachés à cette consigne, tout en se demandant entre eux ce que voulait dire : « ressusciter d'entre les morts ».

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mc 9, 2-10

Chaque année, le deuxième dimanche de Carême nous fait relire l'un des trois récits de la Transfiguration dans les évangiles ; je ne m'attacherai donc ici qu'à un aspect de ce texte de Marc, un aspect un peu surprenant, il faut bien le dire : pourquoi cette consigne du secret donnée par Jésus à ses disciples : « *Jésus leur défendit de raconter à personne ce qu'ils avaient vu, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.* » ?

Tout d'abord, qu'ont-ils vu ? Jésus leur est apparu ici en gloire sur une montagne entre deux des plus grandes figures d'Israël : Moïse le libérateur, celui qui a transmis la Loi ; et Élie le prophète de l'Horeb. Nous qui connaissons la fin de l'histoire, si j'ose dire, nous savons (ce que les disciples ne savent pas encore) que, quelque temps plus tard, Jésus sera sur une autre montagne, crucifié entre deux brigands.

Jésus, lui, sait bien que la plus grande difficulté de la foi des apôtres sera de reconnaître dans ces deux visages du Messie l'image même du Père : « *Qui m'a vu a vu le Père* » dira Jésus à Philippe la veille de sa mort. (Jn 14, 9). Je crois qu'on a là une phrase-clé du mystère du Christ.

Car ces deux images, la gloire et la souffrance, sont les deux faces du même amour de Dieu pour l'humanité ; comme dit Saint Paul dans la lettre aux Romains, l'amour de Dieu est « *manifesté* » (rendu visible) en Jésus-Christ (Rm 8, 39). Et, à plusieurs reprises, Jésus lui-même a fait le lien entre gloire et souffrance en parlant du Fils de l'Homme ; mais il est encore trop tôt pour que les disciples comprennent et acceptent ce mystère du Messie souffrant. C'est pour cela, probablement, que Jésus leur recommande de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, « *jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts* ».

Je reprends cette phrase : « *Jésus leur défendit de raconter à personne ce qu'ils avaient vu, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.* » Et Marc nous dit qu'ils ont obéi tout en se demandant ce que pouvait bien vouloir dire « *ressusciter d'entre les morts* ». On peut penser que les disciples croyaient bien à la résurrection des morts, comme la majorité des juifs de leur époque, mais qu'ils l'imaginaient seulement pour la fin des temps. Et donc, ils ne voyaient peut-être pas le sens de cette consigne de silence « *jusqu'à la résurrection des morts* » c'est-à-dire « *jusqu'à la fin des temps* » !

Autre surprise pour eux, sûrement, ce titre de Fils de l'Homme que, visiblement, Jésus s'attribuait à lui-même : quand il parlait du Fils de l'Homme, on pensait tout de suite au prophète Daniel qui parlait du Messie en l'appelant « *fils d'homme* » ; seulement ce « *fils*

d'homme » était en réalité un être collectif, puisque le prophète l'appelait aussi « *le peuple des Saints du Très-Haut* » ; à l'époque de Jésus, cette idée d'un Messie collectif était courante dans certains milieux, où on parlait volontiers aussi du Reste d'Israël, c'est-à-dire le petit noyau fidèle qui sauverait le monde.

Mais, évidemment, Jésus, à lui tout seul, ne pouvait pas être considéré comme un être collectif ! Là encore, il faudra attendre la Résurrection et même la Pentecôte pour que les disciples de Jésus de Nazareth comprennent que Jésus a pris la tête du « *peuple des Saints du Très-Haut* » et que tous les baptisés de par le monde sont invités à ne faire qu'un avec lui pour sauver l'humanité.

Deux bonnes raisons donc pour les inviter à ne pas raconter tout de suite ce qu'ils n'avaient pas encore compris. En attendant, il leur est demandé d'écouter, seul chemin pour entrer dans les mystères de Dieu. « *Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé, écoutez-le* ».

L'expression « *Écoutez-le* » retentit aux oreilles des apôtres comme un écho de cette profession de foi qu'ils récitent tous les jours, puisqu'ils sont juifs, le « **Shema Israël** », « **Écoute Israël** ». C'est un appel à la confiance quoi qu'il arrive. Confiance qui sera durement éprouvée dans les mois qui viennent : car la Transfiguration a lieu au moment-charnière du ministère de Jésus : le ministère en Galilée se termine, Jésus va maintenant prendre le chemin de Jérusalem et de la croix. Le titre de « *Bien-Aimé* » va dans le même sens : car c'était l'un des noms que le prophète Isaïe donnait à celui qu'il appelait le Serviteur de Dieu ; il disait que ce Messie connaîtrait la souffrance et la persécution pour sauver son peuple.

Mais Jésus estime que tout cela doit encore demeurer secret : précisément parce que les disciples ne sont pas encore prêts à comprendre (et les foules encore moins) le mystère de la Personne du Christ : cette lueur de gloire de la Transfiguration ne doit pas tromper ceux qui en ont été spectateurs : ce n'est pas la marque du succès et de la gloire à la manière humaine, c'est le rayonnement de l'amour ; on est loin des rêves de triomphe politique et de puissance magique qui habitent encore les apôtres et qui les habiteront jusqu'à la fin. En leur donnant cette consigne de silence, Jésus leur fait entrevoir que seule la Résurrection éclairera son mystère.

Pour l'instant, il faut redescendre de la montagne, résister à la tentation de s'installer ici à l'écart, sous la tente, mais au contraire affronter l'hostilité, la persécution, la mort. La vision s'est effacée : « *ils ne virent plus désormais que Jésus seul* » ; cette phrase résonne comme un rappel de la réalité présente, inéluctable. La gloire du Christ, bien réelle, ne le dispense pas des exigences de sa mission. Peut-être la consigne de silence qu'il donne à ses disciples traduit-elle sa volonté de ne pas se soustraire à ce qui l'attend et de surmonter pour lui-même la tentation d'y échapper ?